

JEAN BOUFFARTIGUE (1939-2013)

Jean Bouffartigue nous a quittés dans la nuit du 28 février au 1^{er} mars 2013, dans sa soixante-quatorzième année, alors qu'il se trouvait éloigné de Paris, dans sa maison de campagne, en un endroit un peu isolé ; rien ne laissait présager une disparition si brutale ; dans cet endroit isolé, les secours n'ont pu intervenir que tardivement : lorsqu'ils sont arrivés, il était trop tard, et les tentatives de réanimation sont malheureusement restées vaines. Ses funérailles ont été célébrées en l'Eglise Saint-Séverin, en bas du Quartier Latin, le vendredi 8 mars, dans une église remplie de parents, d'amis, de collègues, une église remplie aussi de fleurs : car Jean aimait les fleurs et il lui a été rendu un hommage conforme à ses vœux. Son camarade Jean Lallot a alors évoqué alors sa personnalité et leurs années communes à l'Ecole normale.

Le latiniste qui signe ces lignes est ému et honoré d'évoquer ici la figure d'un ami trop tôt disparu, d'un éminent helléniste. Le nom de Jean Bouffartigue fut prononcé la première fois devant moi par Pierre Canivet au début des années 90, lorsqu'il travaillait à la publication de sa thèse, précisément dans le cadre de la société Ernest Renan. Pierre Canivet mentionna l'humilité du savant et, dois-je le dire, ce qui pourrait paraître prétentieux, il me dit qu'il y avait de nombreux points communs entre Jean et moi. En fait, nous avons Jean et moi travaillé de longues années à notre thèse, ces interminables Thèses d'Etat, à notre rythme, sans hâte, sans précipitation, comme le voulait l'époque. Nous n'étions pas « carriéristes ». Peu de temps après, Jean vint remettre sa thèse publiée à Pierre Canivet et, alors que j'étais candidat à Nanterre, il me dispensa, avec gentillesse et simplicité, des formalités protocolaires habituelles, puisque nous nous connaissions suffisamment par nos travaux. A la rentrée suivante, nous étions collègues et, alors qu'il était Doyen et dirigeait notre UFR, il me proposa tout de suite de nous tutoyer sans formalité. Tel était Jean lors des premiers contacts.

Qui était donc Jean Bouffartigue ?

Jean est né en 1939 à Fontainebleau. Sur ses premières années, ses amis eux-mêmes savent peu de choses, tant Jean, comme on le sait, était un homme discret, presque secret,

d'une pudeur extrême. Jean Lallot, qui s'est exprimé à la demande de son épouse Geneviève lors des obsèques, m'a dit tout ignorer, y compris de l'hypokhâgne et de la khâgne. C'est l'helléniste Guy Lachenaud, qui fut son collègue de Nanterre, qui doit rédiger la notice consacrée à Jean dans l'archicubier à paraître, qui constitue l'annuaire de l'Ecole normale. La famille de Jean a des attaches toulousaines, des attaches paysannes même, mais Jean a passé son enfance à Auxerre, puis ses années de lycée à Fontainebleau avant de rejoindre une hypokhâgne et une khâgne parisiennes. Jean fut un hypokhâgneux et un khâgneux discret et travailleur, à la fin des années 60, où régnait encore une atmosphère studieuse dans les khâgnes, avant la bourrasque de 68.

En 1959, Jean Bouffartigue entre à l'Ecole normale supérieure et son camarade de la promotion scientifique, Jean Robert, qu'il retrouvait régulièrement dans les réunions de la société Ernest- Renan, se souvient d'avoir procédé à son initiation, ce que l'on appelait, d'un terme aujourd'hui banni, le bizutage. Comme beaucoup de jeunes normaliens, Jean choisit le grec, il est attiré par la culture grecque, ce qui était alors la voie royale, et commence une carrière d'helléniste, après avoir passé l'agrégation de lettres classiques. De son séjour à l'Ecole, il aimait évoquer avec malice les délires des « marxistes » des années 60 : en particulier Régis Debray, réunissant les normaliens dans une thurne, pour expliquer les bienfaits des missiles soviétiques, de l'arme atomique à l'Est, tandis que les armes de l'Ouest étaient bien évidemment criminelles et à bannir. Tout cela paraît aujourd'hui bien irréel ! Comme ces temps paraissent lointains ! Ce sont les années où Althusser exerçait une certaine fascination sur les jeunes normaliens.

Jean a commencé sa carrière à la Faculté des Lettres de Dijon, où il est assistant de 1964 à 1968. A partir de 1968, date symbolique, il rejoint le campus de Nanterre, où il devient Maître-assistant, puis Maître de conférences de 1968 à 1991. Après son Doctorat d'Etat sur Julien, Jean devient Professeur et occupe sa chaire de 1991 à 2005, année de sa retraite. Dans sa fonction de Professeur, Jean Bouffartigue a exercé d'importantes et lourdes responsabilités au sein de l'Université ; il n'aimait pas les honneurs mais acceptait les « honores » au sens étymologique, les charges et les fonctions, avec les devoirs qui s'y rattachent, toutes servitudes souvent ingrates. Il s'en est acquitté avec dévouement et compétence. Ainsi, à Nanterre, il a assumé d'importantes responsabilités, comme Doyen (ou Directeur d'UFR), et comme Directeur de l'équipe THEMAM (Textes, Histoire Monuments de l'Antiquité au Moyen Age), qui réunissait latinistes, hellénistes et médiévistes, archéologues, historiens ou philologues. Il a veillé au transfert de notre UFR du Bâtiment A, le bâtiment historique, au

Bâtiment L , organisé autour du théâtre Bernard-Marie Koltès. Au sein de l'UFR, il s'est efforcé de préserver des équilibres et de défendre les humanités constamment menacées. Il exerçait son autorité sans se départir d'un calme parfait qui était un des traits fondamentaux de son caractère : je me souviens d'une réunion où les collègues ont failli en venir aux mains pour quelques mètres carrés de bureau et où il a rétabli le dialogue sans élever la voix, condamnant par sa *dignitas* la pusillanimité de ses collègues, dont certains, comble d'ironie, se prétendaient philosophes, à tout le moins professeurs de philosophie ! Jean ne bronchait pas, il fronçait un peu les sourcils, son regard se faisait plus profond et il attendait la fin de la tempête. Il levait aussi les yeux au ciel. Tel était Jean dans la vie.

Le savant, l'helléniste, laisse un œuvre considérable et des travaux importants. Son grand œuvre, c'est bien sûr, *Julien et la culture de son temps*, son Julien, qui marque une étape essentielle dans ces études. Son œuvre est dominée par cette somme qu'il a consacrée à l'Empereur Julien, qui constituait sa Thèse d'Etat : *Julien et la culture de son temps*, un volume de 752 pages, paru dans la Collection des Etudes augustiniennes, en 1992. Le personnage de Julien est une figure controversée, déformée par les Pères de l'Eglise qui l'ont qualifié d'Apostat. Jean s'est efforcé de rétablir la vérité, d'élaborer un *status quaestionis*, une mise au point à la lumière des deux cultures, grecque et latine. Entre paganisme et christianisme, à travers l'hellénisme et le fourmillement des mouvements idéologiques, il a livré une synthèse sur l'empereur Julien. Parmi la quarantaine d'articles qu'il laisse, beaucoup concernent Julien ou le néoplatonisme.

Jean n'était pas seulement historien des idées, des religions grecque et romaine, des premiers siècles de l'Eglise, du platonisme, il était aussi philologue, et il a édité le traité *De l'abstinence* de Porphyre, en collaboration avec Michel Patillon (deux volumes parus en 1977 et en 1979). Il a aussi édité, dans les œuvres morales de Plutarque, le traité 63 *Sur l'Intelligence des animaux* (tome 14, 1^{ère} partie dans la CUF). Jean a consacré plusieurs études aux animaux et cet intérêt à la vie des animaux est aussi un trait de l'humaniste : selon Cicéron, c'est un trait de civilisation de traiter avec douceur les animaux et cette compassion trouvera sa véritable expression chez Virgile, en particulier dans les *Géorgiques*, bien sûr.

Jean a surtout collaboré, avec Pierre Canivet, Annick Martin, F. Thélamon, Luce Pietri, à l'édition monumentale de l'*Histoire ecclésiastique* de Théodoret de Cyr, fidèle continuateur d'Eusèbe de Césarée, histoire en 5 livres qui couvrent 2 tomes dans l'édition des

Sources chrétiennes, une histoire qui commence avec l'arianisme et où, en particulier, le livre III est consacré à l'Empereur Julien. Jean a été, jusqu'à la fin, un disciple fidèle et attentionné pour son vieux maître Pierre Canivet, dont les forces déclinaient.

Directeur de la collection « Le français retrouvé » aux éditions Belin, Jean Bouffartigue a publié deux ouvrages, en collaboration avec Anne-Marie Delrieu, le *Trésor des racines grecques* et le *Trésor des racines latines*, ainsi que les *Etymologies du français* (en collaboration avec René Garrus). Ces ouvrages montrent le lien entre l'étude des langues anciennes, aujourd'hui délaissées, et la connaissance de la langue française.

Pour honorer le Maître qu'il a été, un volume d'hommages lui a été remis en 2008, sous le titre « Culture classique et christianisme », réunissant plus d'une trentaine de contributions, qui concernent les centres d'intérêt qui furent les siens. On y retrouve tous ses centres d'intérêt et les graines fécondes qu'il a semées. Il y est question de l'empereur Julien, de philosophie et de littérature de l'époque impériale, des croyances, du règne animal, des historiens tardifs.

Comme son maître Pierre Canivet, Jean a présidé à plusieurs reprises la Société Ernest-Renan, un *officium* qu'il acceptait bien volontiers, car il s'y sentait à l'aise, presque chez lui ; il craignait seulement de ne pouvoir être assez disponible. Il en était encore le Vice-Président en cette année 2013. Il montrait dans cette fonction sa bienveillance habituelle ; dans toutes nos réunions, il apportait la contribution de l'helléniste, spécialiste de Platon, du néo-platonisme, de la pensée grecque. Lors de notre Assemblée générale du 18 juin 2011, il avait donné une belle communication sur le thème : « La création selon la *Genèse* et la création selon le *Timée*, sous le jugement de l'Empereur Julien » ; elle est incluse dans le présent volume. Le 16 février dernier, j'ai encore reçu un courriel, où il s'excusait de ne pouvoir être présent, pour des raisons familiales ; le courriel était confiant et ne laissait rien présager. Mais ces lignes offrent a posteriori des accents oraculaires.

Que m'écrivait en effet Jean, quinze jours avant sa mort ? Je cite :

« Cher Charles, Aïe ! Aïe ! Ce samedi-là, je ne pourrai assister à la séance, en raison d'une escapade bretonne, familiale et rituelle. Sait-on à peu près quand aura lieu la séance suivante ? Avec toutes mes excuses et mes amitiés, J B »

Jean ne sera malheureusement plus là pour assister à la prochaine séance.

Avec la Société Ernest Renan, il a suivi le développement de l'Association Européenne pour l'Histoire des Religions (EASR), présent dès le colloque de Paris en 2002. Il est venu en 2004 à Santander, où nous nous promenions dans cette station balnéaire, qui évoque un peu le XIX^e siècle finissant et ses charmes désuets ; nous dînions le soir dans un petit restaurant étrange, comme sa serveuse, un peu mystérieuse (nous étions pratiquement les seuls clients !) dans un décor meublé de souvenirs du cinéma américain. Il est ainsi des moments hors du temps, qui restent gravés dans la mémoire.

L'année suivante, nous allâmes ensemble à Palma à Majorque, et ce fut l'occasion de promenades dans la ville : le faste gothique de sa cathédrale et l'imposant Palais de l'Almudaina, l'ancien et impressionnant palais arabe au style composite, maure et catalan ; un moment d'émotion fut le pèlerinage à la Chartreuse de Valdemossa, sanctuaire de Chopin où un récital fut offert aux congressistes. En 2006, nous nous retrouvâmes à Bucarest, somptueusement accueillis, dans le cadre la francophonie, dans un hôtel, le Monte Nelly, où de vieilles dames et de vieux messieurs conversaient encore en français aux tables voisines. L'occasion de déambuler dans une ville historique meurtrie par la folie des Ceauscescu et d'essayer quelques spécialités locales

Jean avait la modestie du vrai savant, l'élégance de l'helléniste qu'il était heureux d'être, l'humour du normalien, cet esprit particulier, qui a donné jour au canular, cette façon de savoir prendre du recul avec les choses, pour mieux les appréhender ou les dominer. L'un des traits de caractère qui pourrait le mieux définir, c'est la *comitas*, la douceur de caractère, qualité que les Anciens associaient à l'*humanitas*, toutes valeurs si bien évoquées par Cicéron en son traité *Sur l'amitié*.

Il ne sera plus parmi nous, avec sa silhouette élégante et familière, son attention bienveillante, accompagnée d'un léger raclement de gorge, qui accompagnait sa réflexion ; il levait parfois les yeux au ciel, en soupirant : ce n'était pas lassitude, ni découragement, mais souci de ne pas trouver la solution immédiate à un problème, volonté de ne pas trancher trop vite et sans réfléchir. Jean a bien servi nos humanités, en grand helléniste, en grand humaniste.

Jean Bouffartigue continuera à être présent dans nos discussions et nous continuerons à nous enrichir au contact de ses écrits.